



HAL
open science

La négation sans les mots

Claudia Stancati

► **To cite this version:**

Claudia Stancati. La négation sans les mots. Emilia Hilgert; Silvia Palma; Pierre Frath; René Daval. Négation et référence, 5, Épure, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.33-48, 2016, Res per nomen, 978-2-37496-021-0. hal-02540736

HAL Id: hal-02540736

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02540736v1>

Submitted on 11 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La négation sans les mots

Claudia Stancati
Département d'Études Humanistes, Université de Calabre
stancaticlaudia@libero.it

The world can be described without the use of the word 'not' (Russell, 1948 : 520)

Vers un fondement prélinguistique de la négation

L'histoire de la négation qui a été retracée dans l'ouvrage imposant de Horn (1989) nous montre que, dans la plupart des cas, les différentes positions ne seraient opposées qu'en termes de symétrie et asymétrie, sans que la primauté du langage quant à l'expression de la négation ne soit jamais remise en discussion. Dans cet ouvrage sont discutés les liens exclusifs entre le thème de la négation et sa formulation linguistique, ainsi que ses liens, souvent très étroits, avec la logique. D'ailleurs, le *Linguistic Turn* du siècle dernier nous a habitué à réserver au langage (fût-il faculté de langage, *langue* ou *parole*) la possibilité unique d'exprimer le temps, la modalité (donc l'assertion et la négation), voire la possibilité exclusive de penser la conscience. Pour ces raisons, la tendance dominante a toujours gardé au langage le premier plan pour l'expression de la négation par le moyen d'énoncés / jugements qui peuvent être renversés en modifiant les opérateurs et dont la nature prédicative et essentiellement linguistique n'est jamais remise en question. Toutefois, contre cette superposition entre le langage et la logique dans le domaine de la négation beaucoup a été dit. Il est à rappeler que déjà Bossuet faisait remarquer que les termes négatifs des langues naturelles « marquent presque toujours *plus* ou *moins* que la simple négation logique du concept¹ » et il le fait bien avant que Ducrot (1972 : 49) n'observe qu'« un logicien ne trouve pas dans la langue un modèle obligé pour sa notion de fausseté, puisque le langage est assez incertain sur ce point ».

On essaiera ici de sortir la négation non seulement du plan de la logique, mais aussi de ses 'vêtements' linguistiques, pour la ramener à

¹ J. B. Bossuet, *Logique* chap. XVI et XVII cité par Lalande (1980), art. 'Négatif'.

sa forme primordiale de relation entre des objets, des événements ou des états mentaux perçue surtout, mais pas exclusivement, grâce aux images. Cette opération permet de replacer la négation, ainsi que l’assertion d’ailleurs, dans leurs fondements antéprédicatifs en atteignant leur nature de relations qui peuvent être saisies dans des contenus représentationnels n’ayant aucune forme linguistique.

Ce déplacement du couple affirmation-négation du plan linguistique et prédicatif au niveau des relations fondamentales, éminemment perceptif, nous montre que sur ce plan, indifférent à la forme linguistique de leur expression, ces relations gardent une symétrie précisément par le fait qu’elles peuvent également renvoyer à la réalité. Comme on cherchera à le démontrer, la négation a reçu, dans certains milieux culturels de la fin du XIX^e siècle, une formulation qui la détache de l’obligation de trouver une expression linguistique, qu’elle soit ou non une affirmation de second ordre, avant que la phénoménologie ne vienne à montrer le fondement antéprédicatif des jugements et bien avant la naissance des sciences cognitives. Il s’agit d’une forme qui annonce les discussions actuelles dans la philosophie de la perception et dans la psychologie et qui peut supporter l’attention de certains linguistes pour ce qu’on peut appeler notre ontologie naturelle.

Le lieu philosophique où ce problème a été thématiqué est la théorie des relations. C’est Alexius Meinong (1877, 1882) qui a attiré l’attention sur cette théorie. S’inscrivant en faux contre Hamilton (1860), Meinong pense qu’il faudrait encore beaucoup travailler sur cette théorie, à commencer par les auteurs de l’empirisme à l’âge classique et notamment Hobbes, Locke et Hume, dont il analyse l’apport à la théorie des relations sans cacher les lacunes de leurs orientations spéculatives. Meinong commence par l’analyse des positions de Hobbes. À son avis, s’il est vrai que Hobbes souligne l’origine sensible de toute connaissance, il est d’autant plus vrai qu’il reste rivé par son nominalisme qui le conduit à considérer la négation comme un élément linguistique, une qualité des noms et des propositions (Hobbes, 2000, partie première, chapitre II, § 7 et chapitre III, § 15).

Meinong observe que Locke utilise la négation pour sa définition des fondements de la connaissance puisque, dans son *Essay on Human*

Understanding, il donne une définition de la connaissance en tant que perception des liens entre nos idées, simples ou complexes. Les idées simples sont comme les nombres premiers n'ayant entre elles aucun facteur commun. Dans le cas des idées simples, leur concordance ou leur opposition ne pourrait qu'être réduite à une constatation tautologique de leur identité avec elles-mêmes et de leur opposition avec tout le reste ; elles sont une sorte d'équivalent du couple affirmation / négation au sens logique, elles sont la négation de tout l'univers de la perception, sauf l'extension du terme qu'elles représentent :

For, since all distinct ideas must eternally be known to be the same, and so be universally and constantly denied one of another, there could be no room for any positive knowledge at all, if we could not perceive any relation between our ideas and find out the agreement or disagreement they have one with another, in several ways the mind takes of comparing them (Locke, 1690 : 516).

Meinong remarque que, pour Locke, c'est finalement sur les relations que s'appuie toute connaissance à partir des liens fondamentaux, à savoir : identité, relation, coexistence ou connexion nécessaire, existence réelle. Ces liens sont des affirmations ou négations que nous portons sur les idées, identité et coexistence sont pour Locke les relations les plus importantes puisqu'elles sont des fondements fort différents pour affirmer ou pour nier.

Locke pense, contre les visées des logiciens, que ces liens ont leur fondement dans ce qui est perçu *prima facie* et donc dans ce qui se rapporte aux idées particulières. Au niveau des relations, notre cognition s'avère essentiellement comme la capacité d'affirmer ou de nier sur la base de l'intuition perceptuelle. Ce niveau, qui précède l'abstraction et la généralisation, garde un rapport de causalité avec le monde et permet de détourner les pièges tendus par le mauvais usage des mots.

Pour Meinong, l'auteur fondamental du point de vue de la théorie des relations est David Hume. Assis dans sa chambre, le visage vers le feu de la cheminée, exactement comme Descartes, Hume conduit dans son *Treatise on Human Nature* une sorte de 'méditation anticartésienne' en poussant plus loin le réductionnisme sur la route ouverte

par Locke. Pour Hume, les perceptions sont les briques avec lesquelles notre connaissance est bâtie ; hors de nos perceptions, nous ne pouvons rien concevoir. Toutefois, il faut que chaque chose hors de nous-mêmes leur ressemble. Pour expliquer ce mécanisme Hume concentre son analyse, plutôt que sur une physiologie de la perception, sur les relations, sur ce qu'il appelle les liens secrets entre nos pensées, c'est-à-dire les principes de l'association. La mémoire, l'habitude et l'imagination forment les liens entre les perceptions qui sont pour nous réellement le ciment de l'univers, puisqu'ils nous relient avec n'importe quel sujet ou n'importe quel objet hors de nous-mêmes. Non seulement notre lien avec le monde, mais notre identité elle-même est un tissu de relations : associations, habitudes et croyances, voire notre entendement, ne sont que l'ensemble des propriétés les plus générales et les plus stables de l'imagination.

C'est de ces principes et de cette centralité accordée à l'imagination (au point que voir, sentir, percevoir sont autant de synonymes de l'activité de l'esprit) que découle l'importance des relations envisagées par Hume : la similitude, l'opposition, les degrés de la qualité et la proportion des quantités. Parmi ces relations il y en a une qui, à son avis, peut être considérée comme la perception d'une négation, c'est la perception de la différence qui nie l'identité ou la simple ressemblance des éléments qui sont perçus comme différents. La croyance qui naît de l'habitude est pour Hume, plutôt qu'un acte de notre pensée un acte sensitif de notre nature, et elle est donc confirmée par la ressemblance et détruite par son absence. Les images semblables, liées par la mémoire visuelle et auditive, entrant les unes dans les autres, réunissent leurs forces ; pour Hume, c'est à ces images que revient de prouver l'existence continue des corps et de fonder l'idée de la causalité lors de nos attentes confirmées face à un événement qui en suit habituellement un autre. C'est dans cette perspective que la négation prend chez Hume les formes de l'interruption dans une série sonore ou de changement soudain dans la trajectoire d'un mouvement, etc.

La négation prend donc chez les auteurs de l'empirisme classique évoqués par Meinong la forme de l'opposition entre absence et présence ou celle de l'attente déçue de quelque chose qui est habituellement perçu, etc. Transportées sur le plan des représentations, la

négarion et l'affirmation peuvent être considérées comme exprimant l'égalité et la diversité, la ressemblance et la dissemblance, la compatibilité et l'incompatibilité, et cette dernière peut être lue comme une négation évidente et nécessaire de la coprésence des éléments entr'eux incompatibles. La perception de la forme, du mouvement, du relief, entraîne la perception de distinctions et de relations qui peuvent être regardées comme des négations de différents niveaux. C'est le fait que dans la perception, normalement, les liens isomorphes l'emportent sur les dissonances, qui nous permet de considérer le vide, l'absence d'une tonalité à l'intérieur d'une échelle sonore ou chromatique, ou bien l'attente déçue de quelque chose qui est habituellement perçu ou qui se passe différemment que d'habitude, comme autant de façons de *percevoir* la négation. Ce serait une sorte de jugement perceptif qui agirait suivant des modalités représentatives plutôt que des modalités propositionnelles.

Dans ses *Études harniennes*, Meinong esquisse une sorte de prologue de la théorie des relations qui commence chez les empiristes, continue avec Stuart Mill et aboutit à sa propre théorie. Meinong accepte l'idéalité de ces relations, mais il pose comme une question capitale l'explication de l'attitude à considérer ces relations comme ayant une portée référentielle ; il s'agit d'une démarche pour la quelle « tous ceux qui s'avisent d'assumer un monde extra-psychique déplacent sans hésiter ces relations dans le monde » (Meinong, 1882 : 175). Pourquoi alors, se demande-t-il, parler d'identité, de causalité, etc., si ces relations ne sont que le résultat d'activités psychiques ? Et il répond que c'est exactement ce caractère qui en permet l'application à des choses extra-psychiques et aux états mentaux qui ne sont pas des objets représentationnels. Meinong met en place de nombreux exemples pour souligner comment sa théorie des relations aboutit à assurer que :

C'est vraiment dans cette connexion avec l'existence que demeure la grande signification pratique des relations. Si de façon immédiate ne nous sont donnés que des phénomènes psychiques, il est clair que quand il s'agit de dépasser la limite de ces phénomènes, nous sommes renvoyés aux relations, mais l'on comprend aussi que, quelle que soit dans ce contexte l'ampleur de l'application des connaissances *a priori*, le résultat ne pourra jamais cacher son caractère *a posteriori*. [...] Nous

ne pouvons mettre en mots même un seul jugement existentiel sans le lier à l'affirmation d'une relation, de laquelle souvent la conscience ne nous avertit pas seulement à cause du fait que la rapidité du flux des mots obscurcit facilement leur sens et transforme ce qui devrait être des jugements fondés (Meinong, 1882 : 185).²

En partant de l'analyse de la proposition 'j'ai une sensation de rouge', Meinong conclut que :

celui qui réfléchit sur la signification du langage non seulement pour la communication, mais aussi pour l'usage individuel de la fixation des pensées, peut facilement évaluer quel espace s'ouvre aux jugements relationnels, à partir de ce simple fait, et quelle peut être, dans certaines conditions, l'importance d'analyser correctement ce fait (Meinong, 1882 : 185-186).

Meinong souligne la nécessité d'un contenu représentationnel pour les jugements sur les relations qui sont le fruit d'une activité comparative :

Quant aux relations de compatibilité, la forme positive de termes importants tels que 'nécessité' et 'contradiction' devrait déjà nous signaler que la nature psychologique de la négation qui est au fond reste ici la plupart du temps cachée (Meinong, 1882 : 184).

En psychologie, cet aspect est traité de façon incertaine, tantôt à l'intérieur d'une théorie des relations, tantôt dans la théorie du jugement, mais, en tout cas, ce qui est vraiment important, selon Meinong, c'est que les relations dépendent de leurs fondements et donc de notre capacité référentielle.

Dans la même période et dans le même contexte culturel que Meinong travaille Edmund Husserl. Comme le veut Husserl dans *Expérience et jugement*, la négation ne serait pas seulement une modification de l'attitude thétique qui la précède mais la négation devient un phénomène originaire (le phénomène de *l'autrement*). Les intentions de l'attente trouvent un obstacle ou bien elles sont déçues par un obstacle ou par une perception qui s'avère différente de celle attendue : « es zeigt sich also, dass Negation nicht erst Sache des prädikativen Urteilens ist

² C'est nous qui traduisons ces textes de Meinong.

sondern dass sie in ihrer Urgestalt bereits in des vorprädikativen Sphäre der rezeptiven Erfahrung auftritt » (Husserl 1939 : 205). Une croyance, un contenu de sens et une modalité de l'intuition sont abordés par une autre croyance, modalité et contenu de sens ; à ce stade ils se superposent et entrent en collision ; la négation est donc une modification de la conscience relativement à la certitude et à la croyance du monde, un état décevant nos attentes, dont le doute ainsi que la possibilité sont, à leur tour, des formes.

Négation, représentation, symbolismes

Dans cette perspective qu'on vient d'esquisser, on donne une définition différente des rapports entre la pensée, le langage et les représentations face au tournant linguistique ; la visualité et l'imagination y ont une place privilégiée, ce n'est donc pas par hasard que dans ses derniers écrits Peirce fait de l'iconicité le pivot de la logique et plus particulièrement du diagramme l'élément central, par exemple, de son ouvrage sur les graphes, puisqu'il affirme que « *the very truth of things must be in some measure representative* » (Peirce, 1869 : 4.479).

Toutefois, cette attitude philosophique, que nous venons d'illustrer par quelques exemples, n'est certainement pas dominante entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, vu qu'en 1903, un psychologue comme Alfred Binet écrit :

Comprendre, comparer, affirmer, nier sont à proprement parler des actes intellectuels et non des images [...] si les mots sont à un certain égard inférieurs aux images, comme aux perceptions, puisqu'ils sont très loin d'en pouvoir exprimer toutes les nuances [...] toutefois ils peuvent exprimer le lien entre nos idées beaucoup mieux à l'aide des ressources de la syntaxe. (Binet, 1903 : 104-105)

Ce qui est intéressant dans les textes que nous proposons ici, c'est qu'ils sont écrits au moment même où, comme on l'a dit, le tournant linguistique vient s'emparer d'une large partie des théories du langage,

ouvrant une saison de la philosophie du langage très proche de la logique et aussi trop souvent éloignée de la linguistique³.

Dans le milieu intellectuel français de cette même époque, une position bien plus détaillée sur la négation et sur les rapports entre les éléments linguistiques et intellectuels et les aspects représentationnels de l'affirmation et de la négation est celle d'Henri Bergson qui, dans *l'Évolution créatrice*, consacre bien des pages à cette analyse. La représentation est pour Bergson toujours de nature positive :

qu'il s'agisse d'un vide de matière ou d'un vide de conscience, *la représentation du vide est toujours une représentation pleine, qui se résout à l'analyse en deux éléments positifs ; l'idée, distincte ou confuse, d'une substitution, et le sentiment, éprouvé ou imaginé, d'un désir ou d'un regret.* (Bergson, 1907 : 734)

La considération symétrique de l'affirmation et de la négation, qu'il appelle le « prétendu pouvoir inhérent à la négation » (Bergson, 1907 : 734), comporte des difficultés et des erreurs :

on s'imagine que la négation, comme l'affirmation, se suffit à elle-même. [...] Mais c'est justement cette assimilation qui nous paraît arbitraire. On ne voit pas que, si l'affirmation est un acte complet de l'esprit, qui peut aboutir à constituer une idée, la négation n'est jamais que la moitié d'un acte intellectuel dont on sous-entend ou plutôt dont on remet à un avenir indéterminé l'autre moitié. On ne voit pas non plus que, si l'affirmation est un acte de l'intelligence pure, il entre dans la négation un élément extra-intellectuel, et que c'est précisément à l'intrusion d'un élément étranger que la négation doit son caractère spécifique. Une proposition affirmative traduit un jugement porté sur un objet ; une proposition négative traduit un jugement porté sur un jugement. *La négation diffère donc de l'affirmation proprement dite en ce qu'elle est une affirmation du second degré : elle affirme quelque chose d'une affirmation qui, elle, affirme quelque chose d'un objet.* (Bergson, 1907 : 737)

³ On a parlé d'un véritable divorce entre la linguistique et la philosophie qui caractérise d'un côté l'attitude de la linguistique qui oublie le volet philosophique de son travail sur les langues et, de l'autre côté, la philosophie du langage qui renonce aux recherches sur les langues pour supporter ses réflexions, voir, par exemple, Formigari 1995.

La nature de la négation est à son avis « d'essence pédagogique et sociale » (Bergson, 1907 : 739), puisque, selon Bergson :

on prend à partie un interlocuteur, réel ou possible, qui se trompe et qu'on met sur ses gardes. La négation vise quelqu'un, et non pas seulement, comme la pure opération intellectuelle, quelque chose. (Bergson, 1907 : 739)

La fonction conative l'emporte sur la fonction référentielle. L'équivoque persistant qui met sur le même plan l'affirmation et la négation vient de l'habit linguistique qui enrobe les deux avec des propositions et des mots conventionnels mais, dit Bergson :

Si l'on se place à ce point de vue, qui est celui de la logique formelle, affirmer et nier sont bien en effet deux actes symétriques l'un de l'autre, dont le premier établit un rapport de convenance et le second un rapport de disconvenance entre un sujet et un attribut. – Mais comment ne pas voir que la symétrie est tout extérieure et la ressemblance superficielle ? Supposez abolie le langage, dissoute la société, atrophiée chez l'homme toute initiative intellectuelle, toute faculté de se dédoubler et de se juger lui-même [l'objet ou l'aspect du monde affirmé ou nié] n'en subsistera pas moins, capable de s'inscrire automatiquement dans la sensation et d'envoyer une vague représentation à l'intelligence hébété. L'intelligence affirmera donc encore, en termes implicites. Et, par conséquent, ni les concepts distincts, ni les mots, ni le désir de répandre la vérité autour de soi, ni celui de s'améliorer soi-même, n'étaient de l'essence même de l'affirmation. Mais cette intelligence passive, qui emboîte machinalement le pas de l'expérience, qui n'avance ni ne retarde sur le cours du réel, n'aurait aucune velléité de nier. Elle ne saurait recevoir une empreinte de négation, car, encore une fois, ce qui existe peut venir s'enregistrer, mais l'inexistence de l'inexistant ne s'enregistre pas. Pour qu'une pareille intelligence arrive à nier, il faudra qu'elle se réveille de sa torpeur, qu'elle formule la déception d'une attente réelle ou possible, qu'elle corrige une erreur actuelle ou éventuelle, enfin qu'elle se propose de faire la leçon aux autres ou à elle-même. (Bergson, 1907 : 741-742)

Et Bergson continue :

de l'abolition à la négation, qui est une opération plus générale, il n'y a maintenant qu'un pas. Il suffit qu'on se représente le contraste de ce

qui est, non seulement avec ce qui a été, mais encore avec tout ce qui aurait pu être. (Bergson, 1907 : 744)

Le parcours évolutif dessiné ici par Bergson remet en place une différente symétrie entre l'affirmation et la négation qui est fondée sur le discours et sur sa socialité qui « n'exprime plus simplement une déception de l'individu » (Bergson, 1907 : 744). Le contraste entre affirmer et nier peut être saisi alors sur le plan de la référence à la réalité « en fonction de ce qui aurait pu être et non pas de ce qui est, qu'on affirme l'existence de l'actuel en ne regardant que le possible » (Bergson, 1907 : 744). L'affirmation étant riviée à une réalité objective, elle finit par rayonner cette objectivité sur la non-réalité qui devient :

pour ainsi dire, également réelle [...] la négation d'une chose implique l'affirmation latente de son remplacement par une autre chose, qu'on laisse de côté systématiquement. Mais la forme négative de la négation bénéficie de l'affirmation qui est au fond d'elle : chevauchant sur le corps de réalité positive auquel il est attaché, ce fantôme s'objective. (Bergson, 1907 : 745)

Bergson considère donc la négation comme un élément non symétrique face à l'affirmation qui serait la première du point de vue de la référence.

Différente est la route indiquée par Whitehead dans son essai *Symbolism*. Il s'agit pour Whitehead de retrouver les fondements de nos activités symboliques et linguistiques, et donc un traitement différent de la négation, à partir de la reconnaissance des formes de la pensée qui sont sémiotiques et symboliques, bien qu'elles ne soient pas linguistiques et souvent aussi non exprimables par le langage.

L'esprit humain agit sur un plan symbolique lorsque certaines composantes de son expérience font naître, conscience, croyances, émotions et habitudes par rapport à d'autres composantes de cette même expérience. (Whitehead, 1927 : 8)⁴

Il s'agit des symboles et de leurs signifiés liés par ce que Whitehead définit comme la référence symbolique. Notre expérience concerne un monde solide et actuel de choses qui nous est donné dans les

⁴ C'est nous qui traduisons.

formes de la présentation immédiate et de l'efficacité causale, comme les appelle Whitehead ; ces deux niveaux perceptifs nous offrent déjà des attributs et des relations qui précèdent l'analyse conceptuelle.

Il existe, donc, un symbolisme qui n'est pas encore linguistique et qui peut nier et aussi nous tromper en tant que fautif ; l'on pourrait parler de symbolismes au pluriel, comme le fera Benveniste (1966 : 104) en comparant le symbolisme linguistique, toujours appris par le truchement d'une langue, au symbolisme de la psychanalyse freudienne.

Peut-on percevoir une négation ?

Les différentes positions philosophiques que nous venons d'évoquer, d'ailleurs sans aucune prétention à l'exhaustivité, ont été choisies en tant que (plus ou moins) éloignées du tournant linguistique en philosophie. Elles représentent autant de réponses à un problème qui est encore actuel : si les concepts, la modalité et les inférences sont construits en utilisant uniquement la logique et le langage, comment pourraient-ils s'adapter au flou, à la coplanarité ou à la nature analogique des représentations perceptives ? Si l'acception utilisée quand on parle de conceptualisation ou de relations telles que la négation est trop raide, il n'y a aucun sujet pré-linguistique ou a-linguistique qui puisse y accéder. Au contraire, si la catégorisation a ses racines dans la capacité de confronter le contenu des expériences, on peut lire des relations comme la négation dans le niveau perceptif.

Ces différentes formes de questionnement de l'expérience offrent la possibilité de retrouver la négation sur un plan totalement différent du plan linguistique en abordant la question plus générale du fondement perceptif de notre relation avec le monde grâce auquel la négation, à part la question de sa symétrie avec l'affirmation, garde son lien avec les choses et donc son pouvoir référentiel. Ces attitudes, comme on l'a vu, sont nées dans différents domaines de recherches et ont été suscitées par de différentes orientations culturelles.

Une de ces perspectives est celle qui a guidé à la découverte des possibilités de la pensée visuelle ; qu'on pense, par exemple, à Arnheim (1976 : 19) pour qui il n'y a pas de raisons pour séparer la perception de la pensée puisque il qualifie comme 'cognitives' toutes

les opérations mentales qui peuvent recevoir, garder et élaborer les informations. À son avis, la perception, la mémoire, la pensée et l'apprentissage sont situés sur le même plan, il rejoint donc ce que nous venons de dire sur la négation perceptive quand il illustre sa position par sa définition de la vision du vide :

Voir le vide, ça signifie introduire dans une perception quelque chose qui lui appartient, mais qui est absent et en remarquer l'absence comme une propriété du présent. Une disposition dans laquelle cette chose a eu lieu et qu'on s'attend à ce qu'elle se présente à nouveau ; parfois une action avec des personnages vivants paraît singulièrement statique, tandis que le vide peut paraître gros d'événements prêts à exploser. (Arnheim, 1976 : 106-107)

Les discussions actuelles sur la notion d' 'aspect perceptif' ou sur la possibilité d'un 'contenu perceptuel', sur la richesse informationnelle, la finesse de grain, ou la couche proto-propositionnelle dont parle Peacocke (1992), l'apolarité ou la bipolarité du contenu de la perception, visent exactement la possibilité qu'il existe une sorte de royaume moyen entre ce qui est *perçu* et ce qui est *conçu*. Sur toutes ces questions de premier plan de la scène philosophique, beaucoup de travaux sont en cours et les discussions sont ouvertes (Dokic, 2000). Ce qui est esquissé par les discussions les plus récentes sur le statut de la perception va dans la direction de ce déplacement des relations fondamentales et, donc, de la négation aussi, dans des racines cognitives profondes. Non seulement l'espace et le temps, mais les attitudes qui ont été longtemps considérées comme exclusivement propositionnelles trouvent leur origine dans un *ordre sensoriel* que, comme le dit le psychologue cognitif Legrenzi (2002 : 26), « *non ci dà delle copie del mondo esterno, ma elabora un'organizzazione gerarchica di oggetti ed eventi, obbedisce così ad una grammatica percettiva di cui non siamo consapevoli* » On arrive jusqu'aux travaux de Damasio pour qui la narration sans les mots est dans la nature de notre cerveau, puisque les séquences d'images et la construction des cartes seraient les ancêtres des capacités supérieures des humains et elles précéderaient le langage dont elles seraient les devancières (Damasio, 1999 : 228).

Accepter qu'on puisse nier sans les paroles nous permet de retrouver même dans des animaux linguistiques tels que nos sommes des

modalités de la pensée qui sont indépendantes du langage, mais qui ont non plus des formes en quelques façon articulées et des capacités inférentielles *sui generis* comme l'avait très bien vu Vigotski dès 1934 dans son œuvre *Pensée et langage*. Une autre perspective conséquente à cette façon de considérer les problèmes serait donc celle qui réduirait la distance entre la cognition humaine et celle des autres animaux. On pourrait donc s'inscrire en faux contre Horn quand il écrit :

The distinction between the largely digital nature of linguistic representation in human language and the purely analog mechanisms of animal communication (Sebeok 1962) can be argued to result directly from the essential use humans make of negation and opposition. If we are by definition the animals that talk, we are ipso facto the animals that deny, for as Spinoza and Hegel argue, any linguistic determination directly or indirectly involves a negation. (Horn, 1989 : XIII)

Enfin, tout ce que nous avons présenté ici nous conduit au travail qui est également en cours pour ramener la linguistique à un rapport strict avec ce qu'on pourrait définir comme une ontologie naturelle. Un linguiste tel que Michele Prandi a récemment proposé un 'tournant philosophique' en linguistique, c'est-à-dire qu'il demande de parcourir à rebours le tournant linguistique de la philosophie du XX^e siècle né de la considération que l'accès privilégié aux concepts est constitué par leur expression langagière et il demande de replacer l'étude du langage dans un contexte ontologique différent (Prandi, 2007). Il s'agit de considérer que les expressions linguistiques complexes et leur contenu ne peuvent avoir une description exhaustive qu'à condition d'y accéder par la voie d'un système conceptuel indépendant de toute expression linguistique. Si ce qu'on trouve dans un texte peut-être intangible par l'expérience, l'expérience des choses est cohérente tautologiquement, les conditions de cohérence n'appartiennent pas aux structures des langues, ni aux différentes syntaxes (comme le voudrait Chomsky), ni au lexique (Prandi, 2007 : 87). Les conditions de cohérence forment un système de présuppositions conceptuelles que nous utilisons en premier ressort pour nos comportements spontanés (ce que Husserl appelait attitude naturelle). À

partir de ces comportements, la cohérence s'étend aux concepts partagés et aux signifiés des mots et des expressions. Tout cela forme ce que Prandi appelle une 'ontologie naturelle'. Il ne s'agit ni d'un système de concepts, ni d'une structure cognitive, ni d'une attitude théorique, mais plutôt d'une attitude pratique dans laquelle nous avons une confiance aveugle puisqu'elle est la partie la plus qualifiante de notre ontologie naturelle partagée. Ces présupposés ne sont pas remis en cause, ni argumentés, ni exprimés de façon explicite. L'ontologie naturelle est une sorte de constitution qui fonde la légalité conceptuelle de notre forme de vie, y compris de notre conduite symbolique. Si, sur un plan de structure, la légalité conceptuelle et la légalité grammaticale sont autonomes, sur le plan fonctionnel, l'activité symbolique est fondée sur l'ontologie naturelle sans laquelle elle ne peut pas être conçue :

Dès qu'il quitte le domaine des structures strictement formelles, il s'engage sur un parcours fonctionnel, il est poussé à intégrer la grammaire des formes avec une composante philosophique, à savoir une grammaire des concepts composée par un système de concepts cohérents et par les conditions de leur cohérence. (Prandi, 2007 : 85)

Le linguiste s'aperçoit qu'une description rigoureuse du signifié des expressions demande un accès direct, indépendant du codage linguistique, à un système de concepts cohérents et à leurs conditions de cohérence. Ainsi le cercle ouvert par le tournant linguistique en philosophie se boucle : il est impossible d'étudier les concepts comme si l'expression n'existait pas, il n'a pas plus de sens d'étudier l'expression en oubliant qu'elle ne bâtit ses structures sémantiques spécifiques ni sur la nébuleuse dont parlait Saussure, ni sur le 'sable' de Hjelmslev, mais sur une couche solide de concepts partagés et de relations cognitives sous-jacentes (Prandi, 2007 : 94). On pourrait évoquer ici ce qu'écrit Raimondo Cardona :

La lingua dunque non è che una delle modalità in cui prendono forma il nostro pensiero e i nostri insiemi di conoscenze; e tuttavia essa ha rispetto alle altre una posizione privilegiata: È il sistema a cui più frequentemente si fa o si può far ricorso per modellare un altro sistema o per trasporlo, e questo è indubbiamente un punto di vantaggio; ma

inoltre la lingua è fonte di modelli perché è essa stessa, innanzitutto, un modello. (Cardona, 1985 : 10-11)

Les signes linguistiques sont un trait essentiel de la nature humaine, mais ils se développent dans un terrain beaucoup plus profond et plus riche que celui qui est envisagé par une forme quelconque du nominalisme ; s'il est vrai que nous ne pouvons pas nous passer de l'usage des signes et des symboles, il est vrai qu'il existe des fonctions cognitives qui ne sont ni linguistiques, ni traduisibles dans le langage, et qu'il existe plusieurs autres symbolismes, et, qu'à l'intérieur de ces fonctions et de ces formes, l'on peut avoir des formes diverses de négation.

Références bibliographiques

- Arnheim, R., 1976, *La pensée visuelle*, éd. originale 1969, trad. fr. Paris : Flammarion.
- Benveniste, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- Bergson, H., 1907, *L'évolution créatrice*, dans Bergson, H., 1959, *Œuvres*, éd. A. Robinet, Paris : PUF.
- Binet, A., 1903, *L'étude expérimentale de l'intelligence*, Paris : Scleicher.
- Bossuet, J. B., 1881, *Logique* dans *Œuvres philosophiques de Bossuet*, Paris : G. Charpentier.
- Cardona, G. R., 1985, *I sei lati del mondo. Linguaggio ed esperienza*, Roma-Bari : Laterza.
- Damasio, A., 1999, *The Feeling of what Happens : Body and the Emotions in the Making of Consciousness*, New York : Harcourt Brace.
- Dokic, J., 2000, « Contenus perceptifs et bipolarité », in P. Livet (éd.), *De la perception à l'action*, Paris : Vrin, 83-118.
- Ducrot, O., 1972, *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann.
- Formigari, L., *Filosofia e linguistica*, dans *La Filosofia*, 4 voll. a c. Paolo Rossi, Torino, UTET, 1995, vol. II, *La Filosofia e le scienze*, p. 183-218.
- Hamilton, W., 1866, *Lectures on Metaphysics and Logic*, 4 vol., Edinburgh-London : W. Blackwood.
- Hobbes, T. 2000, *Elementa Philosophiae I. De Corpore*, K. Schumann (dir.), Paris : Vrin.
- Horn, L., 1989, *A Natural History of Negation*, Chicago-London : The University of Chicago Press.
- Hume, D., 1739, 1975, *Treatise of Human Nature*, ed. L. A. Selby-Bigge, 2nd ed. revised by P. H. Nidditch, Oxford: Clarendon Press.

- Husserl, E., 1939, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, Hamburg : Felix Mainer Verlag GmbH.
- Lalande, A., 1980, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF.
- Legrenzi, P., 2002, *Prima Lezione di scienze cognitive*, Roma-Bari : Laterza.
- Locke, J., 1690, 1975, *An Essay concerning Human Understanding*, ed. by P. H. Niddich, Oxford: Clarendon Press.
- Meinong, A., 1877-1878, “Hume Studien I. Zur Geschichte und Kritik des modernen Nominalismus”, in *Sitzungsbereiche der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften*, 185-260.
- Meinong, A., 1882, “Hume Studien II. Zur Relationstheorie” in *Sitzungsbereiche der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften*, 101 : 573–752.
- Peacocke, C., 1992, *A Study of Concepts*, Cambridge Mass.: The MIT Press.
- Peirce, C. S., 1869, “Grounds of Validity of the Laws of Logic: Further Consequences of Four Incapacities”, *Journal of Speculative Philosophy*, vol. 2, p. 193-208, 1958-1966, *Collected Papers*, vol. 1-6 ed. C. Hartshorne & P. Weiss, vol. 7-8 ed. A. W. Burks, Cambridge: Belknap Press of Harvard University Press.
- Prandi, M., 2007, « Un tournant philosophique en linguistique. L'idée de grammaire philosophique », in F. Neveu & S. Pétillon (éd.), *Sciences du langage et Sciences de l'homme*, Limoges : Lambert-Lucas, 83-96.
- Russell, B., 1948, *Human Knowledge, its Scope and Limits*, New York: Simon & Schuster.
- Saussure, F., 1967, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, 4 vol., Weisbaden, Otto Arrassowitz.
- Vygotski, L., 1934 / 1997, *Pensée et Langage*, Paris : La Dispute.
- Whitehead, A. N. 1927, *Symbolism: Its Meaning and Effect*, Barbour-Page Lectures: University of Virginia.